

onirique dans l'autre monde» de Hui Tsung. Le moine bouddhiste Kouan-hieou (832-912 ap. J.-C.) avait la spécialité de peindre les portraits des «Arhats», un groupe de disciples avancés du Bouddha qui paraissaient étranges aux Chinois car ils étaient indiens. La plupart des artistes les représentaient d'une façon naturaliste, mais Kouan-hieou les peignait d'une manière radicalement différente, en appuyant les traits du visage, en leur dessinant des têtes étranges en forme de colline, de larges sourcils, etc. Kouan-hieou expliqua que lorsqu'il s'apprêtait à peindre l'un de ces vénérables personnages, il pria et voyait en rêve la silhouette du saint, l'inscrivait dans sa mémoire et dessinait ensuite le portrait. On a conservé des reproductions de ces fameuses peintures.

30. William C. Dement, *Dormir, rêver*, éd. du Seuil, 1981, pp. 150-151.

31. Don Fabun, *Three Roads to Awareness*, Glencoe Press, Beverly Hills, Calif., 1970, p. 49. Selon cet auteur, la plupart des chercheurs admettent que le processus de créativité comporte les étapes suivantes :

Motivation. Il faut que la personne désire créer quelque chose d'original. Les raisons peuvent être diverses : satisfaire sa curiosité, s'exprimer, gagner plus d'argent ou résoudre un problème, mais il en existe toujours une.

Préparation. La personne recueille des informations pertinentes par l'expérimentation, la recherche ou l'expérience.

Manipulation. Le créateur tourne et retourne cette information dans sa tête, sur le papier ou avec des objets, en essayant de l'organiser selon un nouveau modèle.

Incubation. D'ordinaire, la solution n'est pas immédiate. La personne abandonne ses tentatives pour se consacrer à autre chose, mais son subconscient continue de s'attaquer au problème.

Pressentiment. Le créateur éprouve soudain le sentiment qu'il est sur le point de trouver la solution.

Illumination. La solution jaillit dans un éclair de lucidité en déclenchant l'exclamation classique du ah ! ah ! ou du eurêka ! On a qualifié cette révélation d' «orgasme mental».

Vérification. Le créateur examine, met à l'épreuve et contrôle le nouveau modèle jusqu'à ce qu'il le juge satisfaisant.

32. Terme utilisé par Mary Arnold-Forster, *Studies in Dreams*, Macmillan, New York, 1921, p. 83.

33. Fabun, *op. cit.*, p. 45.

Les enseignements des rêveurs amérindiens

Toutes les tribus indiennes d'Amérique* ont attribué au rêve une importance existentielle particulière. Lorsque les Blancs débarquèrent en Amérique du Nord, ils y trouvèrent plus d'un million d'Indiens¹ répartis sur un vaste territoire, vivant sous des climats très variés et selon des coutumes fort diverses. Les explorateurs et les colons rencontrèrent d'abord les Indiens des forêts de l'Est. Certains d'entre eux, tels les Iroquois, vivaient de la culture du maïs et de la chasse au cerf ; d'autres, tels les Ojibwas, chassaient le caribou et l'élan dans les régions glacées du Nord-Est ; d'autres encore, plus au sud, tels les Cherokees, cultivaient le tabac et construisaient des mounds. Au XVI^e siècle, après l'arrivée des Espagnols qui introduisirent le cheval, les colons côtoyèrent des Indiens, comme les Cheyennes, qui avaient conquis les plaines avec leur nouvelle monture pour y chasser les hordes errantes de buffles. Dans les régions arides du Sud-Ouest, les colons découvrirent les Indiens Pueblos ; habitant de grands villages en terrasses bâtis en *adobe*, ils cultivaient la terre et élevaient des moutons. Certains vivaient simplement de la cueillette des plantes sauvages et d'autres, tels les Navajos, tissaient des couvertures et fabriquaient des bijoux en argent. Lorsque les colons se rendirent plus à l'ouest, ils y trouvèrent des tribus, comme celle des Shoshones, qui se nourrissaient principalement de glands et de graines, et

* Dans ce chapitre, toutes les références aux Indiens se rapportent à l'ensemble des tribus amérindiennes.

d'autres qui tiraient leur subsistance de sauterelles grillées. Atteignant la côte nord-ouest au climat doux et humide, les colons rencontrèrent de riches Indiens, comme les Kwakiutls, qui pêchaient abondamment le saumon dans les torrents glacés, chassaient même les baleines, ramassaient des baies et fabriquaient de magnifiques sculptures en bois de cèdre. Les coutumes, les langues, ainsi que la manière de vivre des Indiens différaient énormément d'une tribu à l'autre, comme c'est encore le cas aujourd'hui. Cependant, la grande importance accordée à la vie onirique était l'un des rares traits culturels communs à toutes ces tribus.

Les façons d'utiliser les rêves variaient selon les cultures indiennes. Souvent intégrés aux croyances religieuses, les rêves permettaient d'entrer en relation avec les esprits surnaturels et d'acquérir un pouvoir par leur intermédiaire. Ils faisaient souvent aussi partie du système social et l'individu habilité à les interpréter jouissait d'un statut particulier. Presque partout, on les employait pour prédire l'avenir et on pratiquait des rituels afin d'éliminer les mauvais rêves et de favoriser les bons. On s'en servait parfois pour venir à bout de troubles psychologiques, dans le cadre d'une sorte de psychothérapie primitive au cours de laquelle les rêves révélaient des aspirations cachées ou indiquaient certains rituels de guérison. Evidemment, chaque tribu considérait son approche du monde orinique comme la meilleure.

L'étude de l'emploi des rêves au sein de l'ensemble extrêmement complexe des cultures amérindiennes apparaît pleine d'intérêt, mais risque de prendre une vie entière. Je ne peux dégager ici que quelques points centraux, directement applicables à notre vie onirique d'Occidentaux. Bon nombre des pratiques auxquelles se livraient les Amérindiens étaient inutiles pour induire les rêves désirés, et, comme nous le verrons, parfois même tout à fait préjudiciables à la santé physique et mentale des rêveurs; il nous faut donc en effectuer le tri.

Un premier principe: *ceux qui considèrent les rêves comme importants, voire essentiels, pour réussir dans la vie, obtiendront des rêves secourables dont ils se souviendront.*

Contrairement à la plupart des Occidentaux, les Indiens conçoivent les rêves ainsi. A titre d'illustration, évoquons la vie d'« Empreintes d'Ours », un garçon imaginaire de la tribu des Ojibwas².

Empreintes d'Ours a environ treize ans. Depuis sa plus tendre enfance, ses parents l'ont incité à rêver. Lorsque la nuit tombe dans l'abri couvert de joncs, sa mère borde la douce peau de daim autour de lui, frotte ses joues chaudes contre les siennes en guise de bonne nuit, et ne manque pas de lui rappeler de dormir en paix et de penser à quelque chose de beau afin d'obtenir de bons rêves. Son père a déjà ordonné de faire silence dans l'abri et s'est mis à prier pour qu'Empreintes d'Ours ait un profond sommeil, afin que le garçon ne s'éveille pas avant d'avoir terminé son rêve.

Ses parents sont tous deux inquiets, car le temps est bientôt venu pour Empreintes d'Ours de découvrir ce qu'il fera de sa vie. Il doit partir en quête de sa vision et se tenir prêt. Dans la vie, un grand rêve est plus désirable que n'importe quel bien matériel. S'il fait défaut, la vie d'Empreintes d'Ours sera un échec. S'il survient, le garçon pourra prétendre à une fonction importante au sein de la tribu et devenir chasseur, pêcheur, guérisseur, sorcier, ou même guerrier. Le grand rêve apporte aussi les pouvoirs de prédire l'avenir et de réussir en amour.

Si, des années durant, on a exhorté Empreintes d'Ours à rêver, c'est afin qu'il se prépare lui-même à son *grand* rêve. Au cours des derniers mois, il a jeûné de nombreux matins et même des jours entiers. Il sait que ses douleurs au ventre l'aident à se préparer à la venue de son esprit protecteur (*manido*). Bientôt, lorsque son âme sera suffisamment éveillée, l'esprit viendra lui rendre visite. Mais si Empreintes d'Ours ne réussit pas dans l'épreuve qui l'attend, aucun esprit protecteur personnel ne lui donnera des pouvoirs surnaturels. Il faut avoir un grand rêve!

Jusqu'à présent, Empreintes d'Ours a vécu avec un pouvoir surnaturel « d'emprunt ». Ses parents n'ayant pas de noms de rêve personnels à lui donner, ils ont demandé à un ami, autorisé à accorder des noms, de devenir le parrain de leur fils. Le parrain a alors choisi un nom tiré d'un

événement de son propre grand rêve d'adolescent, et qu'il a formulé prudemment sous forme d'énigme afin de ne pas révéler son secret. Puis il a offert une patte d'ours au nourrisson. La mère d'Empreintes d'Ours a accroché la patte à l'arceau de son berceau où ses petites mains pouvaient le faire osciller. Quand il apprit à marcher, la patte d'ours fétiche fut mise avec d'autres objets précieux dans un sac tissé où il va maintenant la chercher lorsqu'il a besoin de ressentir un peu la force de son parrain. Empreintes d'Ours et son « homonyme » ont échangé des cadeaux au cours des années passées. Maintenant, le garçon doit acquérir son propre pouvoir.

Au printemps, un ancien du Conseil du village rêve que le temps est venu pour le jeûne de la puberté. Tout le monde se prépare. Empreintes d'Ours doit y participer pendant qu'il est « pur » (il n'a pas encore eu de relations sexuelles). Ses parents l'accompagnent jusqu'en un lieu isolé, près de la ligne de crête de la forêt montagnaise. Ils y construisent un « nid » sur un arbre de grande taille. Couchant des perches en travers des branches, ils édifient une sorte de plate-forme située à 4,50 mètres du sol. Empreintes d'Ours devra y demeurer en permanence au cours des prochains jours — pendant une période pouvant aller jusqu'à dix jours — ou jusqu'à ce que vienne la vision. Il ne peut en descendre que pour uriner et déféquer. Il a droit à quelques petites gorgées de l'eau contenue dans une gourde et à quelques haricots secs, sachant bien que cela est tout juste suffisant pour rester en vie. Il voit ses parents disparaître dans la forêt et, seul sur son perchoir, tremblant d'émotion et de peur, il attend.

Empreintes d'Ours se concentre intensément sur son aspiration personnelle à devenir un sorcier. Il y réfléchit longuement et songe à la façon dont il aidera les autres lorsqu'il appartiendra à la Grande Confrérie des Sorciers (*Midewiwin*). Les heures passent. Il peut entendre les pas feutrés des animaux cachés sous les pins odorants. Le soleil fait danser sur son visage les taches chaudes de ses derniers rayons, une douce brise agite les franges de sa chemise. Maintenant la nuit tombe, et l'inquiétude commence à le gagner.

Et si l'esprit ne se manifestait jamais? Et s'il perdait tout espoir? Il sait qu'il doit souffrir pour que l'esprit apparaisse. Il a déjà bien mal au ventre. Avant que ne vienne l'esprit, il devra peut-être se couper une phalange du petit doigt, comme d'autres garçons l'ont déjà fait. Oh, qu'il vienne bientôt! A la nuit noire, un flot de terreur l'envahit. Pleurant et priant, il crie jusqu'à l'épuisement de ses forces et s'endort enfin sur les perches rugueuses.

Au matin, Empreintes d'Ours entend le craquement d'une brindille et, ouvrant ses yeux perlés de larmes, il voit en bas le visage inquiet de sa mère. Elle l'interroge gentiment sur ses rêves. Il ne se souvient d'aucun. Il est affaibli, mais le jour qui se lève et la présence de sa mère à ses côtés le réconfortent. Il lui faut être courageux. Il ne doit prendre aucune nourriture venant de sa mère, même si c'est elle-même qui la lui propose. Cela ruinerait ses chances de succès et il la méprisera pour ce geste. Puis son père apparaît auprès d'elle. Il rappelle à Empreintes d'Ours de protéger ses rêves contre la visite d'un esprit maléfique; il doit rechercher un protecteur puissant, comme un animal ou un oiseau. Empreintes d'Ours a déjà entendu tout cela bien des fois. S'il a beaucoup de chance, il aura le soleil ou le tonnerre comme esprit protecteur; même la lune est un esprit protecteur supérieur à celui d'un animal. Il sait aussi que son père peut neutraliser un rêve défavorable en raclant la langue d'Empreintes d'Ours avec un couteau de cèdre qu'il jettera ensuite au feu. Il n'ignore pas le danger que représente un protecteur puissant, surtout celui qui confère le pouvoir de guérir: sa vie sera écourtée, chargée de devoirs, et sa liberté restreinte. Par contre, il deviendra un personnage influent.

Et ainsi commence pour Empreintes d'Ours son deuxième jour d'isolement. A présent, étourdi et grisé, il reprend ses prières et ses supplices; il sanglote, s'endort; puis il essaie encore... et encore...

A la fin du troisième jour, Empreintes d'Ours se trouve dans un état étrange. Plus qu'étourdi, il a l'impression de flotter. S'il ressent encore de temps à autre des tiraillements d'estomac, son esprit est curieusement absorbé par les images et les sons qui l'entourent, tant à l'extérieur

qu'à l'intérieur, et qui apparaissent et disparaissent. On pourrait se demander s'il dort et rêve, ou si, éveillé, il a des hallucinations; mais lui ne se pose pas cette question car les Indiens ne font pas la distinction: ils n'ont qu'un terme, celui de «vision».

Blotti dans son nid, sanglotant doucement, Empreintes d'Ours devient soudain attentif. La peur lui donne la chair de poule. Quelqu'un est là. Il tourne la tête pour voir. C'est un vieil homme, juste à côté de lui! Mais quelle tendresse dans son regard! Son apparence est celle d'un grand sage. «Mon petit-fils, je viens parce que j'ai pitié de toi. Que veux-tu?» D'une voix tremblante, le garçon répond: «Oh, Maître, je veux entrer dans ton abri. Accorde-moi cet honneur.» «Alors, viens...» Le vieil homme se retourne, sa robe virevolte tandis qu'il descend en flottant vers une petite tente. Empreintes d'Ours dégringole à sa suite, tout tremblant. Qu'il fait sombre dans cette tente minuscule, tout juste assez grande pour les abriter tous les deux! Empreintes d'Ours perçoit pourtant la présence pesante d'une tierce personne. Et le vent se met à souffler, frappant, secouant et faisant claquer la tente; dans un hurlement, il la soulève tout entière et l'emporte dans l'autre monde. Le vieil homme dépose alors une racine dans la main du garçon et la ferme en disant: «Garde cela pendant vingt et une lunes.» Puis il se déplace lentement en décrivant un cercle, suivi par le garçon, et les trois formes se mettent à tourner, tourner, tourner... Le vieil homme chante à haute voix une étrange mélodie rythmée, puis émet un grognement et prononce les mots: «Ciel, ciel» à maintes reprises. En poussant un cri, il tend brusquement ses bras en l'air: «Que le ciel s'ouvre en son centre!» s'exclame-t-il. Tout se met alors à tourner. Empreintes d'Ours est emporté au gré du vent et balayé au loin jusqu'à ce que, dans un sursaut, il prenne conscience d'être couché sur le dos, dans son nid, regardant le ciel à travers les branches feuillues. Il est venu, le Maître des sorciers est vraiment venu. La vie d'Empreintes d'Ours ne sera plus jamais la même.

Il sait ce qui l'attend désormais. Trois fois encore le Maître des sorciers lui apparaîtra en rêve, toujours accom-

pagné d'un troisième personnage qui est l'esprit de *Mikinak*, la grande tortue. Les deux premiers rêves se passeront dans le Territoire de l'Ouest, mais le dernier se déroulera sur terre, là où le Maître lui enseignera à monter la tente pour l'invocation des esprits. Empreintes d'Ours doit observer très attentivement toutes les indications et instructions qui lui sont données. Quand vingt et une lunes auront passé, il pourra commencer à invoquer les esprits, mais pas avant. Il trouvera la racine laissée par le Maître au pied de l'arbre du nid, la portera et l'utilisera avec son chant de rêve pour rappeler le Maître ou requérir son pouvoir en cas de danger. Mais il ne doit pas faire appel trop souvent à ce nouveau pouvoir, sinon il l'épuiserait.

Empreintes d'Ours ne racontera pas son rêve à ses parents. C'est un rêve qui lui appartient en propre, son grand rêve, la source personnelle de son pouvoir. Mais ils en constateront les effets lorsqu'il commencera à invoquer les esprits, de même que lorsqu'il recevra plus tard, en rêve, le droit d'accorder des noms et qu'il utilisera pour cela des éléments de son grand rêve. Les nouveaux motifs brodés sur ses vêtements leur apporteront d'autres indices. Ils pourront même le surprendre marmonnant son chant onirique lors de l'invocation de son pouvoir, mais il prononcera les mots indistinctement de façon qu'ils ne les comprennent pas. Car, s'il révélait jamais les secrets de son rêve, son pouvoir et sa vie en seraient menacés. Ses parents respecteront son silence et lui conseilleront seulement de se concentrer sur son *manido*, d'y rêver plus encore et d'essayer de lui parler (peut-être en menant une sorte de conversation gestaltiste primitive avec son image onirique).

On peut noter de nombreuses similitudes entre les rêveurs amérindiens et ceux de l'Antiquité. Ces deux groupes de rêveurs ont bien saisi l'importance des rêves et ils ont appris à reconnaître ceux que l'on doit obtenir pour parvenir au succès. Les uns comme les autres, ils ont été soumis à de fortes pressions culturelles pour élaborer ce qu'on appelle «un rêve de type culturel³», un rêve requis par leur société. Les psychologues modernes diraient que ce rêve approprié est «renforcé», c'est-à-dire qu'il s'ac-

compagne de fortes gratifications, de manière que le rêveur ait plus de chances de l'obtenir. Les rêveurs amérindiens, comme ceux de l'Antiquité, se voyaient grandement récompensés pour le bon rêve. Fournissez la réponse correcte — le bon rêve — et soit la santé, soit la richesse ou le pouvoir iront de pair. Lorsque la position sociale et le prestige dépendent d'un rêve *ad hoc*, il y a de fortes chances que ce rêve se produise. Or, notre société n'exige aucun rêve culturel, comme, bien sûr, elle ne récompense guère les rêveurs. Aussi, pour nous, rêveurs individuels, la seule chose qui puisse nous encourager à induire les rêves que nous désirons provient des satisfactions qu'ils nous procurent. Elles sont, avec les œuvres créatrices et le développement de nos capacités à l'état de veille, nos récompenses. Par exemple, une confrontation réussie avec un ennemi onirique effrayant, qui nous donne le sentiment de pouvoir résoudre nos problèmes, nous encouragera à avoir d'autres rêves de ce type. *Nous pouvons nous offrir les récompenses que notre société n'accorde pas aux rêveurs. Mettons-nous à l'écoute de nos rêves et ils nous viendront en aide.*

Des chercheurs⁴ étudiant le contenu manifeste de rêves d'Amérindiens soumis à notre culture observèrent une disparition des rêves culturels au profit de rêves ayant trait à des problèmes personnels. Ainsi, un autre principe qui peut être tiré de l'expérience des Amérindiens est celui de la stimulation permanente nécessaire pour rêver créativement. Dès l'enfance, on adressait d'innombrables suggestions aux rêveurs amérindiens, comme à ceux de l'Antiquité, pour les inciter à rêver. *Nous pouvons constamment nous encourager à rêver du sujet qui nous intéresse et obtenir des rêves s'y rapportant.*

Tout individu qui considère les rêves comme importants et dignes d'intérêt augmente ses chances de se les remémorer et de les utiliser. En fait, un chercheur⁵ a mis en évidence que les rêves des individus appartenant à des cultures qui attachent de l'importance au monde onirique sont le plus souvent conformes à leurs idéaux conscients. Dans les sociétés de ce type, les événements vécus en rêve ont tendance à se rapporter directement aux événements

vécus à l'état de veille. Ainsi, si nous considérons les rêves comme absurdes, ils le resteront probablement, si tant est que nous nous en souvenions; au contraire, si nous les valorisons, ils deviendront certainement de plus en plus précieux. Nous pouvons développer nos capacités actuelles, comme celles qui demeurent potentielles, en dialoguant avec nos rêves selon des modalités particulières. *Attachons de l'importance aux rêves, et nous les rendrons plus adaptés à notre vie diurne.*

Les résultats obtenus en ce sens par les rêveurs amérindiens dépassent largement ceux que nous avons pu observer jusqu'ici. Les rêveurs créatifs du passé et ceux de l'Antiquité se bornaient à programmer le contenu général de leurs rêves. Mais les Indiens, comme l'exemple d'Empreintes d'Ours nous l'a montré, étaient tenus de programmer leurs rêves *dans les moindres détails*. Un futur sorcier devait se rappeler *quatre* rêves, dans un ordre déterminé, avec des personnages particuliers et un cadre spécifique. C'est en rêve que le postulant au titre de guerrier se voyait conférer le droit d'organiser une expédition guerrière. Tous les détails de cette expédition devaient lui apparaître au cours d'une série de rêves, décrivant le sentier à suivre, l'emplacement du campement, les sources de nourriture, les pertes en vies humaines infligées à l'ennemi et celles subies, etc. Quand on prévoyait un prochain raid, les postulants devaient soumettre leurs rêves à des juges avant d'être admis à y participer. Certains chercheurs⁶ sont persuadés que la plupart de ces rêves détaillés n'étaient pas inventés mais se produisaient bel et bien. Les Indiens croyaient que les tentatives faites pour invoquer les esprits sans passer par la série des rêves requis pouvaient provoquer, par exemple, des troubles physiques ou mentaux chez l'imposteur ou dans sa famille. On soupçonnait de charlatanisme les sorciers qui se trompaient. Quelques Indiens ne parvenaient jamais à obtenir les rêves attendus. Ils souhaitaient sans doute ne pas voir le pouvoir de leurs rêves mis à l'épreuve par la société. Il valait mieux ne pas obtenir ces rêves détaillés que d'être pris pour un charlatan.

Nous verrons aux derniers chapitres que d'autres

groupes sociaux induisaient également des contenus oniriques précis. Il est possible de ne pas se cantonner à une programmation générale des rêves souhaités. Après avoir développé nos facultés de créativité onirique, nous serons à même d'induire des éléments spécifiques dans nos rêves, qui nous permettront d'élargir le champ de leur utilisation.

Nous avons déjà parlé des avantages qu'il y a à se faire des amis de rêve. L'esprit protecteur (*manido*) qui se manifeste en rêve aux Amérindiens leur témoigne une amitié exceptionnelle. Quand il dit à Empreintes d'Ours: « Mon petit-fils, je viens parce que j'ai pitié de toi », l'esprit protecteur lui propose de l'adopter et de prendre soin de lui, comme un grand-parent prend soin d'un enfant. Il noue avec son petit « protégé » des liens de fidélité, les plus étroits que la tribu puisse offrir⁷. Calvin Hall — un psychologue américain contemporain qui a élaboré un système de classification du contenu manifeste des rêves — considère qu'une offre de relation à long terme telle que celle-ci représente le plus haut témoignage d'amitié onirique. Dans son système, cela revient — en rêve — à se fiancer ou à se marier. Nous devons accepter et apprécier tous les gestes d'amitié oniriques. Les amis ainsi faits peuvent être aussi réels que ceux de la vie éveillée. Il est possible de concevoir l'état de rêve comme un autre niveau de réalité, quoique très particulier. Dans cet état comme dans celui de veille, plus nous avons d'amis, et plus ils nous manifestent leur amitié, mieux cela vaut.

Comme nous le verrons, les Senoï opèrent différemment pour se faire des amis en rêve, et ceux-ci se comportent autrement avec le rêveur. Les Ojibwas attachent beaucoup d'importance aux appels à la pitié. Une confusion sémantique peut exister à ce sujet, car la pitié n'a peut-être pas le même sens chez les Ojibwas que chez nous. Quoi qu'il en soit, ces Indiens semblent délibérément se placer dans une position servile vis-à-vis de leurs esprits protecteurs. Au contraire, on peut dire que les amis de rêve des Senoï se mettent au service du rêveur dont le rôle est plutôt celui d'un maître ou d'un père. Nous y reviendrons au chapitre suivant. En attendant, *il est pré-*

férable d'avoir des amis oniriques à son service que d'être pris en pitié par eux.

Nous avons évoqué également l'impact émotionnel intense qu'ont les chants sur l'individu lorsqu'ils proviennent d'un rêve. Empreintes d'Ours a reçu son chant du « Maître de l'invocation des esprits ». D'autres rêveurs ont obtenu leur chant onirique⁸ d'un objet ou d'un animal. Par exemple, l'un d'eux a repris « le chant fredonné par les arbres », tandis qu'un autre a répété « celui émis par les corbeaux ». Les Indiens que les chercheurs réussirent à convaincre de révéler leurs chants oniriques rapportèrent de simples leitmotifs, tels que « Le cerf à la corne bien droite » ou « Que le ciel soit avec moi ». Une formulation voilée garantissait le caractère confidentiel de ces chants. Le rêveur pensait renforcer le pouvoir surnaturel de son grand rêve en le chantant à voix basse en période de danger ou lors d'une entreprise importante. Cependant, les rêveurs réagissaient intensément à l'évocation de leur chant onirique, même s'ils ne croyaient pas aux esprits surnaturels. On n'a pas encore étudié les raisons pour lesquelles ces chants affectent si vivement le rêveur. Ils semblent condenser une partie de son identité. *Retenons notre propre chant onirique, quel qu'il soit. Conservons-le précieusement.*

Il se peut que l'état de rêve soit un état de conscience particulièrement propice à la composition musicale, ou que les conditions du jeûne et de l'isolement stimulent l'imagination et la création des chants oniriques. Un chercheur ayant étudié ces chants chez les Indiens⁹ pense que la privation de nourriture provoque une activité cérébrale anormale, comparable à celle produite par les narcotiques. Il a remarqué chez bon nombre de tribus indiennes que les chants étaient composés au cours d'états non ordinaires de conscience, ou aussitôt après. Le système digestif n'étant guère actif pendant le jeûne, il est possible que le système nerveux central soit alors plus réceptif aux matériaux créatifs. Le jeûne engendre certainement dans le cerveau des transformations chimiques susceptibles de modifier l'état de conscience. Des chants oniriques ont été souvent composés par des rêveurs qui ne jeûnaient pas,